

## *Année bissextile de Michael Rowe*

Fabien Philippe

Numéro 149, octobre–novembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Philippe, F. (2010). Compte rendu de [*Année bissextile de Michael Rowe*]. *24 images*, (149), 39–39.

## Année bissextile de Michael Rowe



© Pyramide Distribution

Avec *Japón* (2003) et *Bataille dans le ciel* (2005), Carlos Reygadas jetait deux pavés dans le cinéma mexicain, deux œuvres décomplexées, capables de manier crudité et spiritualité. En 2006, Amat Escalante se lançait à son tour avec *Sangre*, dont la forme moins flamboyante cachait un propos tout aussi radical.

Dans la foulée de ses prédécesseurs, on peut désormais compter Michael Rowe, Australien installé au Mexique, qui signe avec *Année bissextile* un premier film, qui a remporté la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes. Ce cinéaste apporte sa pierre au cinéma mexicain d'aujourd'hui et choisit une femme comme personnage principal quand les deux autres s'attachaient plutôt aux figures masculines. Et pendant une heure trente, il nous enferme littéralement dans le quotidien de son héroïne.

Car hormis la séquence inaugurale, nous ne sortirons jamais de l'appartement de Laura, journaliste à la pige ni belle ni moche, ni mince ni grosse. Nous la suivons en ce mois de février, dont elle coche chaque jour écoulé sur un calendrier mural tandis que le 29 du mois est marqué en rouge. Laura mange. Laura regarde la télévision. Laura répond au téléphone. Laura observe les voisins. Laura ramasse

des amants d'un soir. Laura reçoit la visite de son frère.

À coups de plans froids et distants, la caméra de Rowe scrute la vie d'une femme où les repas sans saveur n'ont d'égaux que les coïts sans jouissance. Cela rappelle alors Chantal Akerman qui, dans les années 1970, nous offrait le portrait de Jeanne Dielman, extirpant de ses faits et gestes le mal-être intérieur. De la même manière, à travers la vacuité d'un quotidien, Rowe offre une image âpre de son héroïne. Mais il va plus loin encore : en filigrane, il montre le destin d'une Mexicaine d'origine amérindienne soumise à ses amants et confinée dans son appartement de Mexico.

*Année bissextile* ne parle finalement que de soumission, de classes ethniques et des rapports de force qui gouvernent les échanges humains. Avec l'arrivée d'Arturo, un homme qu'elle ramène un soir, le film vire à la pleine relation sadomasochiste. Tandis que les autres hommes quittaient Laura à peine la jouissance finie, Arturo impose sa présence et va littéralement marquer les chairs de la femme. Le quotidien de Laura est désormais orchestré autour des visites à l'improviste de l'amant. Il la gifle et la brûle. Elle jouit et en redemande. Et si la tendresse n'est pas exclue de leur relation,

elle est dépendante des ébats sexuels, entre douleur et plaisir.

Travaillant sur un canevas épuré, le cinéaste crée une œuvre morbide, rythmée par ses jeux sexuels de plus en plus poussés. Car à travers la jouissance qui gagne en perversité, se profile l'accomplissement dans le sang. Creusant toujours un peu plus loin la spirale de la soumission, le film atteint son paroxysme lorsque Laura murmure à son homme de la tuer lors de leur prochaine jouissance. La disparition de Laura, voulue par elle-même, sonne comme l'aboutissement d'une existence déjà vide.

Pourtant, au meurtre son héroïne, Rowe préfère une fin moins sanglante mais tout aussi tragique, car en révélant enfin la signification de ce 29 février, il pose la question du rôle du père de Laura dans sa lente et lugubre descente vers l'asservissement. Plutôt que de terminer par l'amant assassin, le film vient chercher du côté de la famille et multiplie les figures masculines castratrices. *Année bissextile* réussit à livrer tant un portrait humain d'une femme d'aujourd'hui qu'une réflexion juste sur la brutalité des relations humaines. Reygadas et Escalante ont montré la voie; Michael Rowe s'y engouffre à son tour, à une vitesse terrifiante.. – Fabien Philippe